

Les débuts sur le Greater Patagonian Trail

Après une nuit agitée par nos craintes et notre excitation, nous y voilà ! Les premiers pas sur le Greater Patagonian Trail (GPT), la section 8, celle qu'on a sélectionnée pour notre « entrée en piste » ! Déjà nous éprouvons un sentiment de victoire, rien que d'être arrivés sur notre ligne de départ... Il faut dire que la route a été longue : 6 mois de préparation, quitter temporairement notre travail, nos proches, nos amis, La Réunion pour se lancer dans l'inconnu... Heureusement il y a eu le sas de décompression en Bretagne dans ma famille. Quoi de mieux qu'un Kouign Amann pour faire le plein de calories avant le départ ?

Puis 14 heures de vol Paris-Santiago, pour enchaîner le lendemain sur 6 heures de trajet en bus. Il nous a fallu encore rejoindre le village de San Fabian au pied de la Cordillère et enfin Puente Ingles à 50 km de là. Nous y arrivons grâce à l'aide de José, un habitant de San Fabian, qui nous conduit à travers une route en terre difficilement praticable. Là déjà, il en faut du courage pour s'engager dans la voiture d'un inconnu au fin fond du Chili. Le pied bot de José n'aide pas à nous rassurer. Le trajet dure 1h30, assez pour faire connaissance avec lui malgré son espagnol « chiliennisé » muy rapido. Il est curieux de nous voir ici. Nous lui expliquons que nous souhaitons rejoindre Antuco, 140 kms plus au Sud, à pied par la Cordillère. Il donne quelques conseils et surtout recommande d'être très prudent dans la montagne. Il évoque les pumas, les courants de rivière extrêmement puissants et enfin le volcan Chillan en activité. Arrivée vers 22h00, il fait nuit noire. Notre chauffeur et compagnon de soirée, nous éclaire le temps de monter la tente. Il repart. Nous sommes seuls, aux pieds de la Cordillère des Andes, avec un ciel immense, d'une clarté et d'une pureté inimaginable. On pourrait presque toucher du doigt les étoiles tellement elles nous semblent proches, en l'absence de pollution lumineuse. Quant à la lune, sa clarté est si intense qu'elle nous permet d'admirer la montagne.

Excités d'attaquer l'aventure en pleine nature, dès le lever du jour, nous sommes sur pieds, mais notre début sur le parcours est hasardeux. Ici, pas de balisage, très peu de sentiers, et nous ne maîtrisons pas encore bien le GPS, seul véritable moyen pour se guider. Nous longeons la rivière Ñuble et faisons demi-tour au bout de 1 km, nous ne sommes pas sur le tracé. Il fallait continuer sur un chemin privé, fermé par une pittoresque barrière en bois. Nous n'osons pas encore... Nous hésitons, signalons notre présence en espérant l'autorisation de quelqu'un, mais aucun bruit au milieu de cette végétation. Nous finissons par passer.

Les sacs pèsent lourd. 15 et 12 kilos sur nos épaules sont des fardeaux pour avancer. Malgré tout, nous atteignons vers 18h un endroit dégagé proche de la rivière et décidons d'y bivouaquer. Le soleil est encore visible, c'est beau et il n'y a strictement personne à l'horizon. Toute cette nature

rien que pour nous ! Mais il faut passer à la partie la plus compliquée : se laver ! Et oui, la bonne douche chaude, on oublie ! Comment faire quand l'eau est si froide que les pieds ne peuvent rester que quelques secondes ? Le moindre bout de chair immergé devient douloureux. À force d'abnégation nous y arrivons. Aussi parce que nous sentons très fort tels des chevaux après une course folle, et encore la comparaison est flatteuse.

Après une nuit dans le calme de la nature, nous partons tôt : il fait froid. Vers midi, nous rejoignons le seul passage possible de la rivière Ñuble. Nous y sommes, il faut la traverser. L'eau est froide et il faut s'y enfoncer jusqu'à la taille. La taille ! Nous qui avons du mal la veille à nous tremper les pieds... Pas le choix, il faut avancer ! Nous accélérons tous les deux dans l'eau, main dans la main, et là le froid me paralyse. Pour rendre la tâche encore plus difficile, le courant, au milieu de la rivière, devient de plus en plus fort et il faut s'agripper à nos bâtons de marche et les coincer tant bien que mal entre les roches au fond du cours d'eau, afin de ne pas chavirer et partir avec le courant. J'arrive jusqu'au bord tant bien que mal et il me faut quelques minutes pour reprendre mes esprits. Virginie est moins touchée et me soutient. Elle m'encourage, m'aide mentalement. C'est l'avantage de vivre l'aventure à deux. Nous enlevons nos affaires mouillées, non pas pour profiter d'autres joies à deux, mais pour les mettre au soleil à sécher, le temps de manger.

Même si le repas du midi fait du bien mentalement, sur les treks, pas le temps de jouer les Paul Bocuse. Alors on se contente de peu, on se satisfait de quelques saveurs qui égayent nos papilles qui n'ont connu que la poussière pendant plusieurs heures.... Du riz déshydraté dans une tortilla de blé fait très bien l'affaire. Les deux carrés de chocolat que l'on s'accorde en fin de déjeuner passent pour des desserts de luxe. Vu nos têtes de fatiguées, on pourrait jouer la réplique de Sinok dans les Goonies quand il est obnubilé par le chocolat !

Nous arrivons un peu plus tard dans une vallée où la végétation aux branchages aiguisés forme un labyrinthe. Il me faut vérifier très régulièrement le GPS et même avec cet outil de repérage, je perds souvent le fil. Nous avançons lentement et péniblement. Pour couronner le tout, c'est avec les pieds dans un sol gorgé d'eau qu'il faut affronter cette partie. L'après-midi se termine et, enfin sortis de cette épreuve, épuisés, nous trouvons un endroit à l'abri du vent pour nous installer. Nous sommes à 1100m d'altitude. Repas frugal, que faisons-nous ici ? Le GPT est définitivement difficile. Pourtant comment ne pas apprécier cette lumière rouge qui traverse la vallée et frappe les remparts montagneux qui nous entourent ? C'est indescriptible. Mais il faut recharger les batteries, pas question de faire de vieux os, il faut dormir.

Le réveil est splendide dans cette vallée où le soleil fait une apparition sereine. Ayant entendu une rivière au loin toute la nuit, j'arpente les rochers et la découvre à seulement 200m de notre

emplacement. Nous allons pouvoir faire le plein d'eau et effectuer une toilette de chat. Il en faut peu pour être heureux au milieu de nulle part : quelques gouttes suffisent.

Nous débutons ce troisième jour par une montée épouvantable, environ 800m de dénivelé positif. Jusque-là rien d'insurmontable, surtout quand on est habitués aux sentiers de la Réunion. Mais avec 15kg sur le dos, une chaleur étouffante et dans un sol sableux... Les mollets chauffent, chauffent et finissent par brûler, et on a du mal à prendre du plaisir. C'est au mental de prendre le relai sur le physique, l'objectif final bien en tête.

Vers midi, pause déjeuner. Le GPS n'a plus de batterie et se met en veille. Vite les piles de rechange ! Et là, stupéfaction, elles ne sont pas compatibles avec l'appareil de "survie"... 6 mois de préparation, des heures et des heures à vérifier le matériel, et il fallait que cela tombe sur le GPS ! L'heure n'est plus à l'émerveillement, on se sent stupides, et vulnérables tout à coup. Nous sommes à une soixantaine de kilomètres du point de départ, il en reste 80 pour rejoindre Antuco, fin de cette section. Que faire ? Nous savons que le GPS est indispensable, mais après 3 jours de parcours éprouvant, il est difficile de prendre la décision d'abandonner.

Après un moment de concertation et gonflés à bloc de courage et de persévérance, nous décidons de continuer à grimper et arrivons dans une portion abrupte et marécageuse. La piste tracée par les vaches en liberté que l'on suivait jusqu'alors disparaît. Il reste bien ici et là, quelques crottins de chevaux que nous essayons de prendre comme repères, mais cette solution s'avère peu fiable. Nous montons difficilement, les chaussures pleines d'eau, en slalomant entre des bosquets impossibles à franchir et rejoignons le flanc d'un col fait de roches coupantes. Le soleil commence à se cacher derrière un voile nuageux mais, plein d'espoir, nous atteignons l'arête rocheuse à 2300m d'altitude. Les températures ne sont plus du tout les mêmes. Il règne une atmosphère pesante, peu rassurante. Déjà là, notre mode warrior se fait plus discret... Il faut suivre cette arête, seulement impossible de trouver notre chemin à travers ce pierrier. Nous persévérons, hors de question de dormir à cette altitude. Terminé le soleil brûlant, les 35 degrés de la vallée, il fait désormais froid, très froid. Face à cet enchaînement de plaines et de cols, impossible d'apercevoir un chemin, nous commençons à avoir peur. Comment faire sans GPS ? Il reste encore 80 kilomètres pour rallier notre objectif. Le ciel s'assombrit. Les pas sont lourds, les sourires absents, le rythme est lent... Je m'arrête, jette mon sac à terre et m'assois. Je n'y crois plus. Impossible d'atteindre Antuco de cette façon. Il faut accepter de renoncer, de faire demi-tour ! C'est maintenant une question de survie.

En faisant marche arrière, nous pourrions ainsi rejoindre notre point de départ d'ici 3 jours, tel le petit poucet, mais sans les cailloux. Je peux dire que si on avait su, on les aurait mis, les cailloux, sur le chemin aller. Assis côte à côte, complètement perdus, quelques minutes sont nécessaires pour

assumer la décision. C'est une grande déception. Difficile d'avaler qu'après six mois de préparation, un oubli de vérification de batterie pouvait ruiner notre début d'aventure... Virginie pleure, elle est fatiguée, déçue et a certainement peur.

Oui mais voilà, nous sommes en pleine Cordillère des Andes et il ne faut pas oublier que Dame Nature est imprévisible et sait nous rappeler à l'ordre ! Le ciel est devenu, sans qu'on s'en soit rendu compte, si noir. Alors que nous continuons à peser le pour et le contre de cette décision, une averse de grêle s'abat brutalement, comme si elle nous envoyait un message : il faut partir. Nous courrons vers l'endroit nous paraissant le "moins pire" pour poser la tente. Il faut la monter à toute vitesse ! Nous sommes trempés, frigorifiés mais après quelques minutes, enfin abrités. Il est 16h30, et après avoir protégé nos affaires de la grêle et s'être débarrassés de nos vêtements mouillés, les nerfs retombent. Virginie s'endort dans son sac de couchage. Moi, je rumine, j'alterne déception, peur et détermination pour redescendre dans la vallée au plus vite. Il fait de plus en plus froid, la grêle laisse place à la pluie et au vent fort, qui frappe la tente et la plie. Puis vient une fine neige dans la nuit. Je n'arrive toujours pas à trouver le sommeil, et je passe le temps à refaire mentalement notre chemin à l'envers afin de préparer au mieux notre retour le lendemain, tel un skieur en haut de la piste se préparant mentalement, à sa descente vers la ligne d'arrivée.

À 6h00 du matin, il fait jour, j'ouvre la première fermeture de la tente et enchaîne sur la toile extérieure. Je reste stoïque. Le double toit, tel du carton, est rigide et tient tout seul. La tente a gelé. Cela explique le froid ressenti toute la nuit et illustre la différence de température subie la veille. Partis sous une chaleur accablante, nous avons terminé la journée dans des températures négatives. Point positif : nous n'aurons plus besoin d'aller au Groenland pour cocher la case "dormir dans un igloo".

Nous remballons rapidement malgré le froid qui nous paralyse. Virginie souffre énormément des doigts au moment de ranger les dernières affaires. Je prends le relai et ferme les sacs.

À présent, nous allons descendre vers la sérénité. Il fait encore très froid. Mais le ciel est d'un bleu pur et rassurant. Le soleil pointe le bout de son nez derrière les sommets qui nous entourent. Je pense qu'il souhaite nous faire admirer la beauté de cette si difficile mais si bouleversante Cordillère. Nos peurs s'estompent à mesure que nous descendons vers la vallée. Les sourires reviennent. Les yeux pétillent de nouveau et sont à même de profiter de ces beaux panoramas, vu que dans la panique d'hier, ils avaient oublié de s'émerveiller.

Il nous reste encore 3 jours de marche pour retrouver San Fabian, la sécurité, un minimum de confort et d'hygiène. Le plus difficile est passé. Nous avons eu peur et même s'il nous reste encore beaucoup de kilomètres à parcourir avant de rejoindre le premier village, la détermination a pris le

dessus et a effacé la déception. Elle nous permet d'avancer, sans trop de craintes. On profite de nouveau totalement des paysages qui nous entourent.

Désormais une chose est sûre : cette nature, si belle, si majestueuse, impose définitivement le respect et pour s'y perdre, il ne faut pas avoir peur de dépasser ses propres limites !

[Nombre de caractères :10530]